

Soutenir l'impossible¹

Si nous n'embrassons pas l'abandon et l'angoisse, la passion, la nuit de l'agonie, nous ne sommes que des images infidèles, des pierres de rebut mal taillé qui ne peuvent plus entrer dans l'édifice et qu'on ne peut assortir à rien.

Pascal Quignard²

La clinique au Centre Primo Levi est avant tout un projet institutionnel organisé par un accueil pluridisciplinaire, où chacun de sa fonction tisse un lien avec le patient. Si on considère que la rupture du lien social est un des effets produits par la violence politique, tout nouveau lien établi a un effet thérapeutique. Pour parer aux effets de cette violence, ce projet tente aussi de préserver des espaces d'échange entre les professionnels tels que leurs différences puissent s'exprimer en s'appuyant sur les référentiels théoriques propres à chacun. Par là, s'élabore un discours, à la fois singulier et collectif sur l'expérience.

Je vous propose de m'accompagner dans la lecture d'un parcours qui s'écrit à partir d'une expérience. Il s'agit de ma rencontre avec l'une des mes premières patientes au Centre Primo Levi. Cette rencontre s'appuie sur l'espace institutionnel mais elle est surtout un parcours de solitude à deux. Je tenterai ainsi, de parler de l'espace clinique à partir de l'expérience et cela concerne autant le patient que l'analyste.

Dans la clinique au Centre Primo Levi, le réel traumatique est exposé dès le départ avec ce qu'il comporte d'horreur, d'obscène. L'impossible est une des définitions du Réel en psychanalyse. En tant que tel, il est ce qui se montre sans se dévoiler. Là où il se montre dénudé, il est l'horreur devant quoi tous les mots s'arrêtent. Irréductible, il échappe à une totale prise du symbolique qui le tient en lisière. L'imaginaire et le symbolique sont indispensables dans la cure pour repérer le réel qui « se donne en se dérochant comme jouissance, angoisse, mort ou castration³ ». L'analyste se fait support pour le sujet, support qui lui permet à la fois, de rapprocher et de disjoindre réel et symbolique.

L'aspect du réel traumatique que je souhaite évoquer dans cette réflexion, est celui qui fixe le sujet au signe de la déjection ; une pourriture, un

¹ Communication au colloque de juin 2009 du centre Primo Levi.

² Pascal Quignard, *Les ombres errantes*, Folio 2002, p.21.

³ Serge Leclair, *Démasquer le réel. Un essai sur l'objet en psychanalyse*, Paris, Seuil, coll. Points, 1971, p. 11.

moins que rien, de n' « être » que « ça ». Cette fixation, on la rencontre souvent dans cette clinique. Ce qui caractérise l'effet symptomatique de cette fixation pour une victime, c'est la pleine jouissance d'un semblable qui, investi de la toute puissance, se prête intentionnellement à détruire sa victime et en toute impunité. Cela a un rapport au politique ou plutôt à la défaillance du politique. Par sa défaillance, le politique fait irruption ravageuse sur le destin, voire sur l'intimité même de ceux pour qui, il était censé être le garant de la loi et du sens commun nécessaire au vivre ensemble. Cependant, ce « commun » doit être entendu comme espace qui ne se totalise pas au détriment de la multiplicité d'altérités qui le compose. En se totalisant, il vire au totalitarisme.

Parler de l'expérience clinique est toujours un exercice quelque peu périlleux, parce que c'est un espace privé où l'intime par la parole se dévoile dans le singulier d'une vie. Cela dit, dès qu'il y a du langage, il y a du privé noué au public. Parler de l'expérience d'un vécu marqué par le dérapage d'un système politique impose le pari de ne pas transformer la clinique d'un sujet en une clinique du malaise d'un groupe ou d'une communauté.

Avant de recevoir Gilda, j'appris qu'elle ne parlait pas et qu'elle avait été enfant soldat. Cette expression « enfant soldat » ne traduit pas la réalité de ces enfants enrôlés de force dans le pulsionnel destructeur et autodestructeur. Brisés dans leur intimité, privés de la parole, souillés et poussés à jamais à la rupture de ce qui les attache à la vie, ils sont transformés en instruments meurtriers livrés à la pulsion de mort. C'est la rencontre du réel traumatique, impossible à imaginer, à représenter mais surtout impossible à refouler.

De cette rencontre, je tenterai, non pas de faire une étude de cas exhaustive, car le contexte et le temps ne sont pas ici appropriés, mais d'interroger, à partir de la fixation au pur signifiant de la déjection, ce qui du sujet résiste à la dé-liaison ? Ne serait-ce que pour ceux qui peuvent encore s'adresser à l'Autre. Et ici, je rejoins Maurice Blanchot quand il nous parle d'une présence silencieuse chez le torturé, présence que nul pouvoir ne peut atteindre et qui porte en elle-même une affirmation dernière, affirmation qu'il associe à ce que Robert Antelme appelle le « sentiment ultime d'appartenance à l'espèce ». Robert Antelme dit aussi que l'homme peut être détruit mais qu'il ne peut pas être transformé en autre chose. Quelque chose échappe à la toute maîtrise du bourreau qui, face aux limites de sa puissance et dans le déni de celle-ci, va jusqu'à tuer sa victime.

Qu'est-ce qui du sujet résiste à la dé-liaison chez Gilda ? Tenter de répondre à cette question est le fruit de cette lecture qui ne peut se faire que dans l'après-coup du cheminement entamé ensemble, patient et analyste. En effet, l'analyste ne porte pas un savoir sur le symptôme et sur les plaintes du patient, mais il occupe cette place de sujet supposé savoir, de l'Autre du savoir que le patient lui attribue, savoir que le patient lui « *trans-fère* ». S'il a à soutenir cette place, il n'a pas à répondre de ce lieu de l'Autre qui sait. Pour qu'il y ait du sujet, côté patient, il faut que l'analyste tienne du semblant à cette place. Ce

savoir insu est reconnu par le sujet dans l'après-coup de son dire, mais à cette opération, la manœuvre de l'analyste y participe. Ainsi, il s'agit aussi bien du patient et de sa vérité que de l'implication de l'analyste. Celui-ci, dégagé de toute idée préalable ou préconçue, offre une disponibilité dont rien ne pourra garantir qu'elle sera couronnée de succès.

« Si je parle, je meurs », écrit Gilda sur un bout de papier qu'elle me donne à lire dès que je l'interroge sur ce qui l'amène, à notre première rencontre. Tout en sachant qu'elle ne parlait pas, je suis pour un instant en suspens. Gilda garde aussi, depuis son arrivée, les yeux fermés. Pas de regard, pas de voix. Dans ce « si je parle, je meurs », elle ne craint pas de révéler quelque chose qui la menace, puisqu'elle peut passer le message par écrit. Je suppose alors, que l'enjeu est pris dans la voix ainsi que dans le regard. À la suite de l'instant de suspens, j'interviens par une pirouette : à partir de sa phrase, je fais appel à la parole en la situant du côté de ce qui fait vivre. La parole est la condition pour que la vie soit vécue, en tout cas, elle concerne la règle du cheminement qu'on se prêtait à entamer ensemble. Après un temps de silence, Gilda accepte l'appel que je lui fais et elle balbutie quelque chose, puis sa voix devient audible, claire.

L'histoire de Gilda est marquée par la mauvaise rencontre avec un bourreau qui, investi de la toute puissance, lui dicte : « Tu n'es rien qu'une ordure », en même temps qu'il inflige à sa victime la torture qui morcelle le corps. Décomposition du corps réel, mais aussi décomposition du corps symbolique. C'est-à-dire, le sujet comme effet de la parole, toujours renvoyé à l'indéfini de sens, cède à l'injonction du bourreau qui le condamne à « être » le pur signe de la déjection. Sans recours, perdue dans la notion de temps et d'espace, dévoilée dans ce qu'elle a de plus intime mais aussi privée des garanties familiales, sociales et politiques, Gilda perd tout appui d'appartenance et, dans la détresse physique et morale, désertée de tout Autre que le bourreau, elle avoue : « Je suis bien ça ». De se réduire à « ça », de n'être que « ça », dénouée du symbolique, exposée à la mort, elle obéit à l'injonction qui la transforme en pur instrument à tuer. L'œil du bourreau sur Gilda est un regard médusant, il voit tout, elle n'a rien d'invisible pour lui, il sait ce qu'elle est. Il voit tout et il n'entend pas. Fixé à « être », le sujet ne peut plus se glisser d'un signifiant à l'autre.

La voix, comme la loi, ont un rapport à l'Autre. À l'Autre corrélié étroitement avec la question du père et du Nom-du-père. C'est par la voix maternelle, en tant que sonorité dépourvue de signification, que s'imprime la trace de ce qui s'inscrit comme préalable au langage. La voix maternelle en parlant à l'*infans*, produit pour celui-ci une trace originaire sur un réel qui était jusque-là en attente d'être humanisé. Elle est ainsi la médiation par laquelle s'inscrit le signifiant premier. L'*infans*, présence supposée mais pas encore définie, est poussé à répondre « oui » à l'altérité de la voix maternelle. La musicalité de la voix maternelle est l'invocation qui soustrait le sujet de la

dépendance à l'Autre et le guide vers un possible à devenir parlant. Elle est une trace « *immémorable* » mais inoubliable.

L'origine de l'aliénation du sujet de l'inconscient au langage, au Nom-du-père, est bâti sur un paradoxe : le Nom-du-père comme signifiant premier porte la trace du père comme donneur de nom, nom qui donne le sens du roman familial, l'inscription généalogique et la trace du réel à jamais refoulé, trace comme nom, qui ne porte pas un sens mais qui « autorise de la signification à la manière du poème que rien ne précède et qui crée des possibilités indéfinies de sens⁴ ». Ce paradoxe est fondé sur une négation et sur une affirmation. La négation porte sur le refoulement originaire, comme impossible à savoir, elle est encore le dire-non à la mère, dire comme *inter-dit* de l'inceste, dire-non à la jouissance. L'affirmation est le dire « oui » à la voix maternelle, oui à la perte d'être tout pour l'Autre, perte de jouissance pour adhérer au *j'ouis-sens* du langage.

Dans ce paradoxe, l'oubli originaire engendré par l'expulsion du signifiant premier, voisine avec un certain non-oubli de ce signifiant, pour autant que le sujet lui ait dit « oui » en même temps qu'il lui ait dit « non ». « Ce non-oubli ne porte pas sur le contenu de l'oublié — qui est à jamais “*immémorable*” —, mais sur l'acte par lequel le sujet a oublié⁵. »

Dans le temps vécu comme enfant soldat, Gilda est condamnée à rompre avec tout ce qui l'arrimait au sens généalogique et sa survie dépend d'un autre qui lui ordonne d'être pur instrument à tuer, une chose, une ordure. Elle est exposée au regard médusant qui la réduit à un corps pétrifié, parce que dépouillé de toute habitation symbolique. N'étant plus soumise aux lois du langage et du désir, lois qui sont aussi organisatrices du désordre pulsionnel, elle est livrée au pulsionnel meurtrier. Ce qui se défait, c'est le nouage, réel, symbolique et imaginaire constitutif du sujet et dont le Nom-du-père est le support. Elle est fixée au réel traumatique, noué à l'image d'être une ordure, une meurtrière.

Le silence de Gilda, ne serait-il pas la tentative ultime de protéger la mémoire de cette trace imprimée par la musicalité de la voix invoquant à un devenir sujet ? Et en même temps n'est-ce pas par la voix que l'infini de sens peut l'arracher à la fixation de n'être que le signe de la déjection et à la dépendance à l'Autre ? Autrement dit, est-ce que c'est l'inouï transporté par la voix que son silence veut protéger comme dernier recours de résistance à la déliaison ? Comment restituer à Gilda la part d'énigme, bien le plus intime du sujet, que le regard absolu de l'autre a percé et pétrifié ?

Quelques éléments de son parcours nous aident à comprendre comment la fixation aux signifiants de la déjection et d'« être » tueuse a donné corps à ce qui, depuis son enfance, a germé dans la constitution de son fantasme.

⁴ Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse. Entre science et fiction*, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1987, p. 225.

⁵ Alain Didier-Weill, *Invocations. Dionysos, Moïse, Saint Paul et Freud*, Paris, Calmann-Lévy, 1998, p. 167.

Gilda a deux ans quand sa mère se suicide. Son père avait quitté la mère peu de temps avant. De ce père, Gilda sait à peine que c'est un européen juif. Sa mère est africaine. Gilda est récupérée par la sœur de la mère. Cette tante ne cessera de lui faire porter la responsabilité du départ du père et du suicide de sa mère. En plus des paroles accusatrices, Gilda subit maltraitance, et humiliation durant le temps vécu chez la tante. Elle a envers cette tante des sentiments très ambivalents. À l'âge de 8 à 9 ans, Gilda fuit la maison. Elle commence alors le temps d'errance et de famine mais c'est aussi le temps de la rencontre avec Ben. Il est un peu plus âgé qu'elle. Entre eux, se tisse un lien de complicité et de tendresse et Ben est celui qui la protège. Mais leur aventure n'est pas facile, il y a la guerre, la peur et la famine. Quand la faim est plus forte que la peur, Ben propose à Gilda de rejoindre un lieu où ils peuvent manger et dormir. C'est le camp des enfants soldats. C'est alors le temps de bascule dans la terreur dévastatrice, temps de rencontre avec le bourreau. De ce temps, ce qui marque à jamais Gilda, c'est le jeu pervers du bourreau qui lui impose le choix forcé : soit tu le tues, il s'agissait de Ben, soit je vous tue tous les deux.

Gilda vivait en France depuis une dizaine d'années. Tout ce temps, elle ferme les yeux et fait taire son passé comme s'il n'avait pas existé. À ce propos, Maurice Blanchot nous parle du « temps du malheur : l'oubli sans oubli, l'oubli sans possibilité d'oublier⁶ ». En effet, dans cette fermeture sur le passé, une faille se produit de manière répétitive : Gilda s'écrit souvent des lettres au nom de sa mère, des lettres qu'elle va jusqu'à poster à sa propre adresse ; elle change plusieurs fois de nom, s'invente des histoires de filiation. Elle a aussi tourné autour du Centre Primo Levi durant deux ans sans jamais oser franchir la porte. Le nom de Primo Levi y est pour quelque chose. Or, la clinique nous apprend que dans la vie psychique rien ne se perd, rien ne disparaît, tout est conservé d'une façon quelconque et peut réparaître dans certaines circonstances. C'est ce à quoi Gilda est confrontée : face au déni, le passé violent fait irruption et le symptôme hallucinatoire l'emporte. Moment de désubjectivation, de chute libre dans le *trou-matisme*.

Gilda vit avec un ami et elle a avec lui une petite fille de deux ans. Il vient de lui annoncer qu'il la quitte. Tout s'effondre pour Gilda et, dans l'effondrement, elle se confond avec sa mère dans une destinée maudite. Elle et sa mère, c'est dès lors du même. Dans ses hallucinations, la mère comme une image terrifiante, entourée de cadavres hostiles l'appelle à la rejoindre. Dans l'intensité de ces moments, elle se perd, c'est le chaos et sa vie est en danger. Face à ce danger, son ami la fait hospitaliser à la veille de notre deuxième rencontre. Le lendemain, elle fuit l'hôpital et comme une somnambule, pieds nus et en chemise de nuit, elle m'attend avec un petit bout de papier où elle a écrit mon nom. Elle risque d'être renvoyée à l'hôpital par le médecin du Centre. Alors, d'un geste désespéré, elle se tourne vers moi, son regard me fixe d'un cri

⁶ Maurice Blanchot, *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 290.

silencieux et sa voix susurre : « fais-moi un tout petit peu confiance ». Dans le désespoir de ce cri murmuré, Gilda fait entendre qu'elle a entendu l'appel que je lui ai adressé. Sa demande sonne comme un dernier recours. En effet, dès notre première rencontre, Gilda s'était approprié l'espace que je lui proposais et avait observé la règle du jeu. Elle est maintenant invitée à regarder et à dire l'impossible de son vécu pour qu'il puisse devenir expérience d'un savoir, ce qui permet que la vie vaut d'être vécue. En réponse à sa demande et contre la résistance institutionnelle, moi, je dis oui, dans une certitude que je ne peux pas faire autrement.

Dans l'espace clinique, la voix de l'analyste étant séparée d'une demande quelconque, se fait support du désir. « La parole est du côté de l'analysant, mais le silence même de l'analyste creuse le vide où résonne, d'où revient la voix. [...] La voix est l'objet que l'analyste incarne le plus immédiatement⁷ »

Dans le premier temps du travail, je signifie à la patiente qu'elle n'est pas « que ça », une tueuse, une ordure. Cela ouvre une brèche à la fixation en lui permettant de supposer que l'analyste comme Autre en sait quelque chose. Cela fait ouverture parce que de n'être pas « que ça » ne dit pas pour autant ce qu'elle est.

De ce lien à l'Autre supposé savoir, Gilda par la parole va se dégager de la dépendance à l'Autre absolu et cheminer vers la séparation. Séparation de sa mère, séparation de son ami. Quand elle sort de la confusion avec sa mère, l'hallucination cesse et elle commence alors à jeter un regard critique sur tous ceux qu'elle a rencontrés et qui ont été des liens déterminants dans son existence. Par là, elle repère sa position en tant que sujet. Elle a beaucoup de finesse dans son analyse, un rapport juste aux mots. L'enfance, l'adolescence et sa vie actuelle ne font qu'une seule temporalité dans le présent de la clinique et, dans le découpage du filet de l'un à l'autre, se tisse son fantasme. Dans ce tissage, il est indiqué que là où elle se lie d'affection pour l'autre, celui-ci meurt.

Lorsqu'elle est confrontée à son parcours d'enfant soldat, les séances ne sont plus que des douleurs intenses et physiquement intenable. Face à ces excès, je ne dispose que de la coupure, coupure de la séance, quitte à la faire revenir une heure plus tard ou le lendemain. En effet, face au réel traumatique et à l'excès de souffrance, l'interprétation ne se fait que de coupure.

De ce parcours, la mort de Ben est une blessure qui reste à jamais ouverte, mort dont elle ne parlera que bien plus tard. C'est-à-dire, quand son fantasme apparaît dans les séances comme peur que quelque chose puisse m'arriver. La puissance de son fantasme a suscité chez moi de la crainte, non d'elle directement, mais de ce qu'elle pouvait induire chez son ex-ami. Celui-ci, une fois qu'elle n'a plus voulu de lui, est devenu violent et menaçant. Dans une

⁷ François Balmès, *Le nom, la loi, la voix* » *Freud et Moïse : écritures du père 2*, Ramonville Saint-Agne, Érès, coll. Scripta, 1997, p. 105.

scène de violence entre eux, elle a failli le tuer, elle a arrêté de justesse son geste. Son corps était une arme. Après cela, elle a fait appel à la loi et c'est aussi par l'intervention de celle-ci qu'elle parviendra à régulariser sa situation et porter du même coup son propre nom comme identité.

L'interprétation de son fantasme à mon encounter et la constance de ma présence d'une séance à l'autre, lui a redonné peu à peu confiance et une possibilité *d'ex-sistence*. D'une séance à l'autre, elle reprenait le cours de sa vie, sauf deux jours avant et deux jours après, où la souffrance la rattrapait. Imprégnée encore du signifiant d'être une ordure, en sortant de chaque séance, elle se lavait et se frottait jusqu'à se blesser dans une tentative désespérée d'arracher cette ordure de son corps.

Il y a le temps du deuil de la mère, temps où elle cesse de s'écrire des lettres au nom de celle-ci. Il y a aussi le temps de déposer les armes. En effet, Gilda vivait dans une espèce d'alerte contre une attaque imminente et pour se défendre, elle collectionnait des matériaux, comme des clous par exemple, pour fabriquer des armes. Elle savait manier ces instruments. Le jour où elle en parle, c'est pour dire qu'elle a tout jeté, qu'elle n'en avait plus besoin.

Un jour, elle arrive complètement affolée. Elle se met à dire qu'elle avait dit « oui », qu'elle ne comprenait pas : « comment je peux dire oui quand je pense dire non », et elle répétait la question. Dans cet affolement, elle m'explique qu'elle venait d'un entretien d'embauche et dans cet entretien, la personne qui l'interviewait lui demandait si elle pouvait raconter des histoires aux enfants. Elle a dit « oui » mais ce oui lui a échappé, elle pensait « non », et dit-elle encore, « je ne peux pas raconter des histoires aux enfants ». Et au fil de ce « oui » et ce « non », elle se rend compte d'un coup, qu'elle disait « oui » à son histoire. Oui, elle pouvait raconter des histoires à sa fille. À l'œil médusant se substitue un regard sur le réel traumatique, regard qui permet de se faire entendre par une parole qui en même temps, découvre et voile d'une invisibilité le réel traumatique. Elle est consciente qu'elle porte une douleur à jamais mais qu'elle va vivre avec. Quelque temps après, Gilda interrompra les séances pour aller vivre ailleurs.

Si le paradoxe de l'affirmation et de la négation ne tenait plus pour Gilda dans sa désubjectivation hallucinée, elle n'est pas un « non » absolu donné au symbolique tel le psychotique, qui ne connaît pas le « oui ». Le « non » du silence de Gilda demeurait associé à un « oui » fondateur, elle gardait la trace, la mémoire de l'acte par lequel elle est advenue sujet parlant. Commémoration immémorable mais inoubliable.

La rencontre et le cheminement parcourus avec Gilda se sont imposés à moi au moment où j'ai décidé de parler de l'expérience de cette clinique. Notre rencontre remonte à une dizaine d'années mais elle est restée là en attente d'un jour pouvoir s'écrire. Elle a été fondamentale dans ma décision de m'engager dans cette clinique et d'y être encore. Cette expérience m'a permis de comprendre bien plus tard, ce que la psychanalyse nous avance en disant que

dans le temps de désubjectivation du sujet, l'analyste n'est support que de sa présence et de son désir. Mais encore, de croire au sujet, à la possibilité inouïe de celui qui un jour a accueilli l'empreinte de la voix maternelle le transportant vers le signifiant du Nom-du-père.

Si la fixation au signifiant de la déjection est un effet courant dans notre clinique, la manière de le vivre et de le dénouer, est singulière à chacun. Cette clinique n'est possible que dans un projet d'accueil où chaque sujet peut être entendu dans la singularité de sa demande. La parole du sujet liée à son désir, est le fil conducteur de ce qui est à entendre. De cette articulation, désir et langage, la psychanalyse façonne son éthique comme une affaire de Bien-dire. « Toute parole n'est pas un dire, [...] sinon on ne parlerait pas de vaines paroles ! [...] Un dire c'est un événement⁸ », un événement qui modifie le sujet. Cette éthique s'oppose à l'éthique qui s'appuie sur le vouloir-le-Bien de l'autre, propre à l'espace social et politique. Bien qui recouvre tout ordre moral, quel qu'il soit. D'ailleurs, le Bien a rapport à la jouissance, jouissance des biens, au sens juridique du terme.

L'éthique du Bien-dire s'oppose encore à une logique gestionnaire, qui réduit celui qui souffre à une statistique indistincte, telle qu'est la tendance de la politique de santé, aujourd'hui.

⁸ Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 18 décembre 1973.